

Elowen Maé

Et

tu entendras

les

oiseaux chanter

Crédit photo : (CCO) **FotoRieth**, (CC0) **AngelinaTeresa**

Couverture réalisée par Kouvertures.com

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de ce livre.

Copyright © 2022 Elowen Maé

ISBN : 979 10 359 6136 7

Tous droits réservés

À ma famille

Pourquoi suis-je là tout seul ? Pourquoi maman ne vient-elle pas me voir, me rassurer ? J'ai froid et j'ai peur. Je ne comprends pas. Le silence me pèse. Où suis-je ?

Tout à l'heure, j'étais dans la voiture, direction les vacances et là...

Je descends du lit, mes pieds nus touchent le sol gelé. Il fait noir et ça sent bizarre. Où est ma luciole ? Maman me la laisse toujours à côté de moi pour dormir.

« Maman, maman, t'es où ? »

Je pleure, seul au milieu de la pièce. J'essaie de trouver l'interrupteur en tâtonnant le long des murs, je trouve la poignée, mais la porte reste fermée malgré mes tentatives.

« Maman ! »

Je retourne m'asseoir sur le lit, je ne veux pas rester ici, je veux rentrer chez moi. J'entends un bruit, on dirait des pas, c'est maman qui vient enfin. La porte s'entrouvre doucement d'abord, puis d'un coup sec.

« Maman, c'est toi ? »

Je m'avance vers l'ombre qui se dessine, mais je suis vite arrêté par un tissu qui atterrit sur ma tête.

« Habille-toi rapidement et ensuite tu pourras nous rejoindre. »

Je reste quelques secondes sur place et ramasse les vêtements tombés à terre. Je secoue le tee-shirt et prends le temps de regarder autour de moi. Je me trouve dans une grande pièce mansardée, sombre. On dirait un grenier, oui, comme celui de la grange d'oncle Marcel, le frère de grand-mère. Il y a des planches au sol, des poutres énormes et j'aperçois maintenant des

écarts entre les ardoises. Je vois également deux lits et des matelas par terre avec des couvertures, j'en compte quatre. Une vieille table, des chaises et un tableau noir à craie. On dirait un dortoir. Un vieux dortoir avec des toiles d'araignées et de la poussière. Un retour dans le temps.

Je me tourne de nouveau vers la porte et avance de quelques pas, je vois le grand escalier en bois et j'entends du bruit en bas, des bruits de cuisine. Elle doit m'attendre pour le petit-déjeuner. Je me rends compte que j'ai très faim... Je descends la première marche, je vais enfin pouvoir dire à ma mère que je ne veux pas rester ici, elle sera forcément d'accord quand elle verra la pièce où j'ai dormi.

Mardi 9 mars

Le ciel est menaçant depuis ce matin. Cette alternance de nuages aux tonalités de gris ne présage rien de bon pour le reste de la journée et pourtant Jules a préféré se rendre au collège, à vélo. Ce n'est pas l'obligation du port du casque et du gilet jaune qui aura raison de ce plaisir. Il aime son vélo, c'est le seul bien qui a vraiment de l'importance pour lui, le seul qu'il a gardé de sa vie d'avant, une folie de sa mère, un jour, pour le rendre heureux, espère-t-il, et non pour se faire pardonner de ses cruels manquements. Alors, Jules préfère le voir comme un cadeau destiné à lui faire plaisir. Il s'arrête à quelques mètres de l'entrée de l'établissement, enlève son casque et range son gilet jaune dans son sac à dos, pas la peine d'attirer les regards moqueurs, être le plus discret possible est son credo.

— Salut, Jules, ça va mon pote ? Mais attends-moi, tu vas où ?

— Je vais où ? Drôle de question, dit-il en souriant, eh bien, en cours, comme toi, je crois ! s'exclame Jules, je ne veux pas être en retard.

— On se disait, avec les copains, que ce serait sympa de se retrouver au City, ce soir, après les cours. T'en dis quoi ? Il

y aura Lana, Arthur et Lilwenn bien sûr, dit-il avec un clin d'œil appuyé. Tu viendras ?

— Ce soir ? Non, je ne peux pas, je dois rentrer directement à la maison.

— Nous allons faire quelques paniers comme samedi, c'était sympa, non ? Allez, insiste Adam.

— Oui, mais Annie va m'attendre.

— Eh bien ! Préviens-la !

— Mais je n'ai pas de portable.

— Prends le mien, si tu ne demandes pas, c'est sûr que tu ne pourras pas. C'est l'histoire d'une heure pas plus.

— ...

— Bon, tu veux que je le fasse moi-même ?

— Mais non, c'est bon, vas-y, donne.

Jules pianote rapidement son message et tend le téléphone à Adam qui s'apprête à le ranger dans sa poche quand la sonnerie de retour se fait entendre.

— Tu vois, il suffisait de demander, elle est d'accord.

— C'est vrai ? Cool ! Je vous rejoins là-bas alors, dit-il en se mettant à courir pour rejoindre sa salle de classe.

— Bon, allez les gars, on se fait quelques paniers, Jules prendra le jeu en cours. En plus, il ne va pas tarder à pleuvoir, allez, le temps passe vite, je dois être rentré à 18 heures.

— OK, dit Adam. Je pensais vraiment qu'il allait venir, vas-y, envoie le ballon. Et toi, Lilwenn, il ne t'a rien dit ?

— Si, il m'a dit qu'il nous rejoignait. Il devait rendre le cahier d'appel à la vie scolaire et récupérer son sac de sport, mais il devrait déjà être là !

— Ouais, après je ne suis pas sûr qu'il vienne, j'ai eu l'impression de lui forcer la main, ajoute Adam. Vous ne le trouvez pas bizarre en ce moment ?

— Bizarre comment ? demande Arthur.

— Ben, je ne sais pas, un peu fuyant. Vous croyez qu'il se sent bien dans notre groupe ?

— Oui, j'en suis sûre, même si c'est toujours un peu compliqué de s'intégrer à un groupe déjà formé. Nous nous entendons tous bien, non ? interroge Lilwenn.

— En même temps, tu as tout fait pour que ce soit le cas, ajoute Adam d'un ton moqueur.

— Ah, très drôle, dit-elle en lui tirant la langue. Notre passion du basket ne nous a pas aidés peut-être ?

— Si, bien sûr, c'est un mec cool, c'est pour ça que ça me fait chier de voir qu'en ce moment, il est différent.

— Moi, je dirais qu'il est peut-être un peu triste, dit Lilwenn d'une petite voix.

— Et pourquoi à ton avis ? Il t'a dit quelque chose ?

— Non, rien.

— Bon, dit Arthur, on se le fait ce match ? On verra Jules demain et on lui demandera pourquoi il n'est pas venu. Ce serait quand même plus simple s'il avait un portable, non ?

— On a onze ans, tout le monde n'a pas de portable à notre âge, moi je n'aurai le mien qu'en quatrième, normalement !

— Pas de bol, effectivement, dit-il en rigolant. Tiens, attrape.

La pluie qui s'abat sur le pare-brise est si violente qu'Annie se demande un instant si elle ne ferait pas mieux de se garer sur le bas-côté de la route. Elle s'arrête au feu rouge et regarde dans le rétroviseur intérieur de la voiture. Carla dort dans son siège-auto. Les larmes ont laissé des traces sur ses joues roses. Elle a pourtant longtemps lutté pour ne pas pleurer devant le médecin. Sa petite main frêle dans celle d'Annie tremblait tout autant que ses lèvres. Annie qui a l'habitude de tenir ce rôle a tout fait pour essayer de la réconforter, mais les paroles au creux de l'oreille n'ont pas suffi. Elle ne s'habituerait jamais à voir cette peur dans le regard d'un enfant. Alors, comme elle le craignait, la millième de seconde d'étonnement passée au moment de la piqûre, Carla a poussé un cri suivi de longs sanglots difficiles à calmer. Heureusement, son doudou, Câlin, a pris le relais pour sécher ses larmes.

Maintenant, il va falloir la réveiller pour rentrer. Elle regarde l'heure, déjà 18 h 35, plus d'une heure de retard, il va falloir être efficace. Quand elle se gare devant le garage de sa maison, la pluie a enfin cessé.

— Carla, ma puce, réveille-toi ! Nous sommes arrivées. Tu vas pouvoir raconter à tonton comme tu as été courageuse, dit Annie en détachant sa ceinture.

— J'ai pleuré, moi.

— Oui, parce que tu as eu mal, mais tu as été très courageuse dans la salle d'attente et avec le docteur.

— Oui, je vais le dire à tonton et à Jules, dit-elle en sortant de la voiture en courant.

— Carla, tu m'ouvres la porte, s'il te plaît, Tati a les bras trop chargés.

— Elle est fermée.

— Ah bon ? Jules doit être rentré pourtant. Attends, dit-elle en posant les sacs et en sortant ses clés pour ouvrir, voilà, enlève ton manteau et tes chaussures. Jules, nous sommes rentrées...

Annie range les courses et s'arrête dans son élan pour mettre une casserole d'eau à bouillir, l'heure tourne et elle veut que Carla prenne sa douche avant de passer à table.

— Carla, tu peux aller voir Jules et lui dire de venir m'aider, s'il te plaît ? Il doit encore avoir son casque sur les oreilles.

La petite fille s'en va en courant, fière de la mission qui vient de lui être donnée. Annie met du beurre à fondre dans la poêle et sort les boulettes de viande du frigo, ce soir ce seront des pâtes à la bolognaise.

Carla revient et entre dans le salon, prend un livre dans la caisse qui lui est dédiée, s'assoit dans son petit fauteuil et prend son pouce. Elle tourne les pages depuis quelques minutes quand Annie la surprend.

— Et alors, j'attends toujours Jules, je vais aller le chercher moi-même, je crois.

— Il n'est pas dans sa chambre !

— Comment ça ? Jules... Jules, appelle-t-elle en se dirigeant dans le couloir menant aux chambres.

Elle ouvre la porte de celle de Jules, mais constate rapidement que Carla a dit la vérité. Elle se rend jusqu'à la salle de bains, puis ouvre la porte des toilettes. L'étonnement s'empare d'Annie, vite remplacé par un début d'inquiétude. Arrivée au garage, elle remarque l'absence du vélo et est forcée de constater que Jules n'est pas rentré ou peut-être déjà reparti, ce qui ne serait pas dans son habitude. Elle revient dans la maison pour prendre son téléphone et appelle son mari, Pierre.

— Jules n'est pas rentré, je ne comprends pas, je lui avais donné l'accord pour rester avec ses copains au City jusqu'à 18 heures, et là il va être 19 heures.

— Il a peut-être mal compris l'horaire et pense qu'il doit rentrer à 19 heures.

— Mais non, j'ai été claire dans mon message, 18 heures, c'est 18 heures.

— C'était le portable de qui ?

— Adam.

— Peut-être qu'il s'est trompé en lui donnant l'heure. Tu connais Jules, nous pouvons lui faire confiance.

— Justement ! C'est pour ça que je m'inquiète.